

Le grand oiseau blanc

Le grand oiseau blanc déploya des ailes
Qui étaient toute pures, qui étaient toute neuves,
Qui riaient au ciel, comme des voiles neuves,
Et qui bombaient aussi comme elles.

Avec sa vigueur, avec sa candeur,
Il quitta son arbre et sa vallée
Pour le pays lointain des hauteurs.

Quand il arriva aux plaines de la vie,
Le grand oiseau blanc, dans son bel élan,
Reçut bravement, violente et nourrie,
La volée de pierres de la vie.

Il dévia un peu, il tomba un peu,
Et les gens d'en bas
Virent du duvet tomber du ciel bas,
Des plumes aussi, des plumes un peu...
Mais le grand oiseau n'atterrit pas.

Mais le grand oiseau ne toucha pas terre,
Bien qu'il continuât de grêler sur lui
Le menu gravier des menues misères
De la vie.

Soudain, un aigu et violent caillou,
Trempe dans les noires boues d'en bas,
Atteignit une aile et la traversa
et y fit un trou,
Un trou rond et rouge et noir dans cette aile
Qui était toute pure, qui était toute neuve.

Le grand oiseau blanc vola moins haut
Et il s'inclina comme un bateau
Qui a au côté une voie d'eau.

Or le trou grandit peu à peu dans l'aile,
Or une gangrène augmenta le mal,
Et l'air y sifflait à chaque coup d'aile

Comme dans les poitrines qui ont mal.

Et plus il allait,
Plus s'élargissait la plaie,
Et plus il approchait de terre.

Désespérément le grand oiseau
Battit bientôt l'air d'une aile ajourée
Battit bientôt l'air avec ses os,
Comme on donne en vain des coups dans l'eau
Avec une épée...
Il donna du bec dans la poussière...
Mais le têtu reprit, par bonds infirmes,
Avec sa vigueur, avec sa candeur,
Son voyage long vers les hauteurs...

Quand il quitta les plaines de la vie,
Le grand oiseau blanc traînait sur le sol
Une aile pourrie;

Mais il bandait haut dans l'air du matin
Une aile gonflée de beaux destins,
Qui était toute pure, qui était toute neuve...

Charles Vildrac 1908.